

*Alain BERTRAND*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Paul MATHIEU**



**Entamer une flânerie au hasard des pages d'Alain Bertrand mérite autant de prudence que d'abandon. Prudence, à l'évidence, car, chez lui, les événements décrits se dérobent sans cesse et l'essentiel joue dans les interstices, «entre les lignes» comme on dit. Abandon aussi au bonheur d'un style qui doit sans doute une part de sa magie à quelque rêverie perdue au cours de la Semois ou à Dieu sait quel ressac de la mer du Nord et une autre part, sûrement, à la préciosité de tous ces petits maîtres auxquels Alain Bertrand, à force de les fréquenter, a fini par ressembler.**

**Dompter un style pour que son trajet s'éloigne des lignes droites du trop attendu, voilà qui définit peut-être ce cycliste de l'écriture – Encore un ! Dira-t-on jamais ce que la littérature belge doit à la petite reine ? –, ce forçat de la page qui jongle avec les sentiments d'entre-deux, écartelé entre ironie et compassion, entre amusement et agacement, entre mélancolie et douceur d'âme.**

**Dame! il y a si peu entre tranchée d'Arenberg et «boyau de la mort» qu'il semblait urgent à Alain Bertrand de voir les choses sous un autre angle...**



## ***Biographie***

Né le 12 avril 1958, à Gand dans une famille originaire de Frahan, Alain Bertrand vit à Woluwe-Saint-Pierre pendant vingt ans, mais passe toutes ses vacances sur les bords de la Semois.

Après des études secondaires à Woluwe-Saint-Lambert (Dom Bosco), il entre en philologie romane à l'Institut Saint-Louis. Son premier poste de professeur de français le conduit à l'Institut communal d'enseignement technique de Bastogne.

Il s'installe près de la cité ardennaise en 1981, se marie et devient père de deux enfants.

Il écrit d'abord une série d'essais consacrés surtout à Georges Simenon – redécouvert par hasard en lisant *La Maison du canal* – puis passe progressivement à une expression plus personnelle, encouragé en ce sens par Gaston Compère, René Lejeune et quelques autres. Son œuvre a été saluée par le prix Eugène Schmits de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique.

Membre de l'Académie luxembourgeoise depuis une demi-douzaine d'années, il manifeste également une activité importante au service de la revue *Les Amis de la Grive* éditée à Charleville-Mézières.

Depuis une dizaine d'années il assure une chronique pour le journal *Luxemburger Wort*. Il a encore été directeur littéraire chez Quorum de 1995 à 1998.

Alain Bertrand avait 55 ans lorsque la mort l'a frappé, le 16 février 2014.



## ***Bibliographie***

### Récits

- ***Liebling ou l'oubli***, Le Pont de l'épée, Paris, 1987.
- ***Lazare ou la lumière du jour***, Le Temps qu'il fait, Cognac, 1998.
- ***La lumière des polders***, Arléa, Paris, 2003.
- ***En province***, Le Castor astral, coll. Escales du Nord, Bordeaux, 2005. Prix Emma Martin 2006.

### Romans

- ***La part des anges***, Le Castor astral, Bordeaux, 2000.
- ***Le Bar des Hirondelles***, Labor, Bruxelles, 2003.
- ***Monsieur blanche***, roman, Le Castor astral, coll. Escales du Nord, Bordeaux, 2004.

### Essais

- ***Georges Simenon***, La Manufacture, Lyon, 1988. Rééd., 1994.
- ***Maigret***, Labor, Bruxelles, 1994.
- ***Georges Simenon : de Maigret aux romans de la destinée***, C. E. F. A. L., Liège, 1994.
- ***Jean-Claude Pirotte***, Labor, Bruxelles, 1995.
- ***On progresse***, Le Dilettante, Paris, 2007.
- ***Je ne suis pas un cadeau***, Éd. Finitude, Bordeaux, 2010.

### Collaborations à divers revues et journaux

*Dossiers L.* (Jean-Claude Pirotte, Georges Simenon), *Les Amis de la Grive*, *Luxemburger Wort*, *Traversées...*

En collaboration

- ***Simenon, l'homme, l'univers, la création***, essai, Complexe, Bruxelles, 1993. Rééd., 2002.
- ***Massacre en Ardennes***, roman, avec Franz Bartelt, Quorum, Louvain-la-Neuve, 1999.
- ***Dernières nouvelles du Luxembourg***, par douze auteurs résidents ou natifs de la Province, collectif de nouvelles, Service du Livre Luxembourgeois, Marche-en-Famenne, 2004.
- ***En Ardenne***, en collaboration avec Jean-Pierre Ruelle, photographe, Bernard Gilson Éditeur, Woluwé-St-Lambert, 2008.

À consulter :

Sn, *Association des écrivains belges de langue française. Répertoire 2002*, Bruxelles, Éditions de la Plage, 2002, pp. 43-44.



## ***Texte et analyse***

Ces quelques remarques portent sur le début du troisième texte de ***La lumière des polders***.

*Le port des lunettes entraîne bien des contrariétés. À l'école primaire, où l'enfance est sans compassion. Par temps de pluie. Par fortes buées aussi. L'été produit des voiles de sueur, L'hiver, la moindre assiette de soupe embrume le paysage domestique : l'épouse du porteur de lunettes devient une ombre, ses enfants des spectres ; lui-même douterait de sa propre existence si les bains de vapeur ne lui valaient des fous rires. La vie moderne a des conséquences incalculables : passe encore les pommes de terre à côté du plat, voire dans l'évier... Mais les bouffées du percolateur, les colères du lave-vaisselle, les indignations de la cocotte à pression...*

*Sortis des ouvrages de psychologie, certains pères se consacrent à l'intendance. En particulier les porteurs de lunettes, qui font souvent les pères modèles. Par devoir, par amour peut-être, pour fuir le remords de leur absence perpétuelle, j'en connais qui vont jusqu'à remiser leurs regrets d'une autre vie. Ceux-là écoutent Jacques Brel trop fort, engoncés dans des fauteuils trop mous. Ils fument la pipe, revoient dans des volutes ces soirées où les plus belles créatures finissaient par se fondre dans une brume calamiteuse : certaines paires de lunettes ont fait s'effondrer bien des vocations de Don Juan.*

*Somme toute, la morale est affaire de circonstances, et d'atmosphère parfois de circonstances atmosphériques.*

*Périodiquement, le porteur de lunettes vit sa nuit de Noël : tous les cinq, dix ou quinze ans, il offre une nouvelle parure à son regard. Un changement de dioptrie, de monture dans la foulée, et voilà que les enseignes, les boulevards, les étoiles se signalent par une limpidité nouvelle. Une limpidité tracée au stylet, et qui délimite finement les contours, fixe si clairement les couleurs qu'on se fait voyant, ou vigie, ou prêcheur de miracles. Mais on ne demande jamais grand-chose aux gens « normaux » qui traînent une existence fluette, si ce n'est de tirer et de tirer encore sur le fil des jours jusqu'à le briser.*

*Alors, très vite, la vue s'accoutume à cette limpidité lustrale, et l'on s'ennuie de nouveau, sourdement étreint par, la main qu'un enfant pose, un soir, sur son bras. Par une chanson ancienne, à l'image du **Plat Pays**. Par les images entraperçues dans les nuages d'un **autre monde**.*

*Et c'est ainsi qu'un beau matin on se lève en famille pour un périple à vélo dans les polders, C'est une aube de grandes vacances. Le ciel, derrière la vitre, s'étire comme un sourire. Les paupières encore lourdes du sommeil d'une année, on sort, un bol de café à la main. On est vaguement satisfait d'être là, en chef de tribu. On s'appuie contre la carrosserie flambant neuve de son automobile. Les pieds dans la rosée on se passe la main dans les cheveux en respirant à fond, parce que c'est bon pour la santé.*

*Et, soudain, on sent dans l'air quelque chose de fluide et de frais. Comme la fois où l'on avait troqué ses grosses montures rectangulaires pour les petites rondes qui donnent de la pénétration au regard. Oui, c'est ça : le seuil à peine franchi, on sent que la nuit a rincé les peupliers et les maisons de pêcheurs. Les prairies sont d'un vert tonique, et la fine poudre d'or qui couvre d'habitude les polders s'est dissipée. Tout est net, aigu. Une armée de Flamandes a dû laver ce monde plan et dense. C'est le grand nettoyage de printemps, pense l'homme. Le ciel lui-même a chassé ses nuages et affiche un bleu de faïence.*

*Ce matin, le porteur de lunettes se sent invité aux noces de l'eau, de la terre et du ciel, en compagnie de sa femme, de leur fils et de leur petite fille. Au fond, il éprouve une envie de légèreté, de lumière. En cette matinée, vivre lui est un bien précieux, mais il ne dit mot. Il nettoie ses verres ; et jette le reste de café entre deux parterres de tulipes.*

*Quand il réapparaît, ses yeux pétillent. Il reprend son rôle de père, et donne le signal du départ. Dans l'habitable, il y a des sourires et des regards étonnés ; tout autour, des routes ourlées de fossés rectilignes, des champs colorés par des classes en vadrouille, des fermettes échouées comme des chalutiers.*

*Et le ciel – le ciel qui se donne à respirer, vaste, et d'un bleu souple, vivifiant, démesuré.*

*Au port éclatent les cris des goélands et le mugissement des sirènes. Il y a des camions frigos emplis de poissons, des marins à casquette et à bottes jaunes. Quelques voiles, déjà, sur la mer qui se froisse délicatement. Le vent tutoie les visages ; les vagues clapotent contre le quai. On embarque sur un bateau blanc, au pont de bois poli et à la cheminée bordée d'émeraude. Doux vertige sur la passerelle qui danse. Le père tient son fils d'une main, et, de l'autre, sa fille si blonde qu'on la dirait née des Flandres.*

**(La lumière des polders, pp. 46-50)**

*... Rivée à son siège, Marie donne des ailes à son père. Il pousse la bicyclette à l'abri d'une digue, sur cette piste bordée de moutons. La tête basse, ceux-ci saluent les vélos. En broutant, ils laissent des poignées de laine accrochées aux ronces. N'étaient les taches bleues ou rouges, sur la croupe, on dirait de minuscules nuages échoués sur le flanc des dunes. Et voilà la casquette qui, à nouveau, se sauve dans un triple looping pour rejoindre les altitudes. La fillette tente de la rattraper au vol dans un nouveau fou rire. Ses yeux pétillent derrière les lunettes quand on fait un demi-tour surplace, debout sur les pédales, pour à nouveau récupérer la casquette vagabonde...*

**(La lumière des polders, p. 56)**

Une difficulté soulevée par ce texte, comme par tous ceux qui composent le recueil, tient dans le classement qui pourrait être avancé à son propos. Sans doute ne faut-il pas être aristotélicien à outrance, mais il n'en reste pas moins qu'un récit qui résiste à tout repère pose problème. À vrai dire, un tel flou s'avère peut-être conforme à son support ancré dans les polders, une région elle aussi limite, ourlet de la terre qui s'avance vers la mer. Les lignes qui suivent ne prétendent d'ailleurs pas afficher un quelconque classement, elles ne prétendent même pas livrer une analyse ; simplement ouvrir quelques pistes de réflexion.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, rappelons, enfin, que la quatrième de couverture présente ces textes comme des *variations sur une région unique, pas loin d'une déclaration d'amour au paysage*. Cela se passe de commentaires.

La première partie commence par une série de remarques à propos du port de lunettes qui se veulent banales et comme détachées. D'emblée, on insiste, par des phrases courtes, sur les dangers, ou plus exactement sur les inconvénients du port de lunettes. L'incipit ne peut à ce titre manquer d'intriguer. Chaque paragraphe se termine par une conclusion. Non seulement les lunettes influent sur la morale, mais aussi sur la conduite et même sur l'utilisation des objets de la vie courante : percolateur, lave-vaisselle... On notera au passage les hypallages qui font porter sur les objets en question les réactions de colère dues aux manipulations hasardeuses entraînées par la buée sur les lunettes... Des idées reçues ont aussi droit de cité quand on dit, par exemple, que les porteurs de lunettes mènent une vie rangée où pointe un certain ennui. Pour y échapper, de temps en temps, un cadeau de Noël arrive à l'improviste : une nouvelle *monture* ; le terme peut renvoyer aux lunettes et déjà suggérer l'idée du vélo dont il sera question plus loin.

En fait, dans ce début de texte, le plus surprenant vient peut-être du fait que, s'il prépare l'atmosphère, il ne laisse rien présager encore de ce qui pourrait s'appeler l'intrigue. Celle-ci est plutôt annoncée par des indices, des allusions qui, avec une référence à Brel notamment, conduisent à cette balade par le **Plat Pays**, dans l'île de Texel.

Parmi ces indices, on soulignera l'importance du renouveau (*C'est une aube de grandes vacances*) ; il serait judicieux d'ailleurs de relever les connexions entre le champ sémantique du moment de la journée, c'est-à-dire le matin, et l'impression de renouveau dégagée par une vision revisitée au travers de la paire de lunettes proposées ci-dessus (*on sent que la nuit a rincé les peupliers ; l'île éclôt ..*). Le monde donne du coup l'impression d'avoir été nettoyé de frais : *Tout est net, aigu. Une armée de Flamandes a dû laver ce monde plan et dense*. Les deux derniers adjectifs (dont la juxtaposition peut surprendre) permettent de remarquer aussi le jeu géométrique qui, mélangeant carrés et ronds, annonce peut-être le vélo au centre de l'histoire. De manière générale, d'ailleurs, il convient de signaler, lunettes obligent, l'importance de la transparence (cf. le titre de l'ouvrage) et de la rotundité.

La balade à vélo permet aussi d'évoquer les liens familiaux et notamment ceux qui existent entre le père et sa fille qui, à un moment,

prend même *la place du soleil*. Parfois, la complémentarité père fille se manifeste ici par une sorte d'antinomie : *Rivée à son siège, Marie donne pourtant des ailes à son père*. Il conviendrait ici de détailler plus avant la complexité de ces relations qui, au-delà de leur apparente légèreté naturelle, cachent des mécanismes affectifs plus profonds. Œdipe n'est évidemment pas loin.

La métamorphose se manifeste surtout dans l'état d'esprit du père. Cet état d'esprit qui mène à une certaine libération – le mot est bien celui-là – entraîne aussi à une plus grande confiance en soi et notamment dans le langage : *Légèreté : drôle de mot. Synonyme de bonheur, peut-être ? Ou de liberté ? L'homme à lunettes n'a jamais osé certains mots, fragiles, éphémères, improbables. En voici de beaux pourtant, rincés par le vent et la lumière, qui frémissent entre les mains de sa petite avant de s'envoler, à l'image de cette petite casquette de cycliste qui le défend du soleil (pp. 55-56)*.

On remarquera la manière dont on évolue sans cesse du paysage terrestre aux paysages marin ou aérien, entre autres par l'utilisation d'un vocabulaire à plusieurs niveaux. Un peu comme si la communion ou l'osmose avec le paysage passait inévitablement par le biais du lexique. Ainsi le mot *mouton* (p. 56), qui, en l'occurrence, désigne de véritables animaux, fait-il aussi penser aux nuages. Or, c'est précisément sur ces derniers que s'indexe la phrase suivante. La continuité entre la terre, le paysage terrestre et le ciel se manifeste encore par la casquette qui *se sauve dans un triple looping pour rejoindre les altitudes* (P. 56).

Ce voyage de l'improbable s'achève au bord de la mer un peu comme si celle-ci, miroir perpétuel mais éclaté (*sauf qu'ici les miroirs se brisent et éclatent sur la mer en mille crêtes d'argent ; p. 50*), mettait un point final au parcours.

Le dernier paragraphe propose comme un assoupissement, de fin de rêve : *l'île se lime* tandis que le père *offre ses lunettes rondes* à sa fille pour qu'à son tour peut-être elle recrée un monde neuf et épuré.

# Choix de textes

« Quand un roman possède assez de magie pour faire pleuvoir dans le cœur du lecteur, c'est qu'il est entré, malgré l'auteur, en poésie »<sup>1</sup> Cette phrase, sur **La Pluie à Rethel**, j'aurais pu l'écrire dès avant cette soirée de novembre 1982 où, troublé par sa souffrance d'être humain, bouleversé par son désespoir enchanté, émerveillé par sa musique funèbre, son style précieux comme le lent mouvement des nuages, le souvenir étonné de l'aube ou la lumière sourde d'octobre, il me fut donné de rencontrer Jean-Claude Pirotte à Gros Buisson, près de Namur<sup>2</sup>.

Une idée reçue veut que les écrivains soient rarement à la hauteur de leur œuvre. Ce n'était, ce n'est pas le cas pour le poète **d'Un été dans la combe**. Sans doute, parce que, au contraire de la plupart, il « ne se croit pas obligé d'être l'homme-sandwich de ses œuvres »<sup>3</sup>. Sans compter que sa conversation, au cœur de la nuit d'automne, qui est aussi celle de l'âme, tentures closes, dans une sorte de clair-obscur adouci par la fumée des cigarettes et l'éclat doré du vin blanc, apprivoisait les livres et les êtres, éveillant leur aura intime, la qualité de leur présence : celui qui faisait entendre la musique des vies perdues possédait, en plus d'une écriture inimitable, le sens aigu de la fraternité, et de la fidélité en amitié.

Ces nuits de rencontre, à Gros Buisson, la vie était comme dans les livres. Ou plutôt, non, c'était l'inverse : les livres étaient la vie, et tout prenait une nouvelle dimension ; les choses étaient humblement rendues à leur mystère et la littérature retrouvait toute sa magie. Je découvrais la mélancolie d'Henri Calet, le charme étrange d'André Dhôtel, la sentimentalité canaille de Pierre Mac Orlan. Avec Henri Thomas, Jean

---

1. Pierre Drachline, « Oublier Rethel » in Jean-Claude Pirotte, **La pluie à Rethel**, Labor, coll. Espace Nord, p. 9.

2. Comment oublier, ici, les présences chaleureuses et discrètes de Nanou et maman Baillet ?

3. Idem, p. 7.

*Follain ou Jacques Chardonne, c'était la famille des petits maîtres qui renaissait de la nuit, la grande famille des paysagistes de l'âme dont Pirotte fait partie, celle des écrivains « provinciaux » sensibles au terroir et à la lumière plus qu'à toute idée.*

*Cette expression, « petit maître », n'est point péjorative, au contraire. Comme chez les peintres hollandais du XVII<sup>e</sup> ou les petits romantiques du XIX<sup>e</sup> tout est ici affaire d'éclairage oblique, de tonalité en mineur, de présence aux détails, de rigueur dans l'allusion. Pirotte garde toujours un ton de confiance voilée, sa prose est pleine de détours, de retours sur soi-même, de flâneries sans buts apparents, mais finalement révélatrices de minutes rares et précieuses. Rien n'est nommé, mais tout est présent. Pirotte n'enseigne rien ; certains de ses mots, certaines de ses phrases rayonnent sobrement, rendent palpables les morsures de l'aube et l'irrépressible nostalgie de ceux qui savent que les heures ne résistent pas au temps. Il y a chez lui, en même temps qu'un incurable malaise, comme le rendu souverain de la beauté du monde, perçue à travers l'épreuve de la mort. Car rien, chez cet auteur pascalien, ne résiste à l'examen : nous sommes à chaque instant en état de perpétuel adieu, de séparation, de rupture. L'innocence est perdue, l'existence nous dépossède de la relation fondamentale à tout ce qui nous constitue, le monde et les autres. D'où cette impuissance malade d'affronter le présent, ce culte de l'enfance, ce nomadisme de l'esprit, cette recherche de l'identité, cette nostalgie sourde de l'unité perdue, cette complaisance dans le masochisme, ce noctambulisme suicidaire, cette abjection dans l'ivrognerie, cette quête de l'espace idéal, cette difficulté d'aimer, mais aussi, cette petite musique jamais entendue, absolument personnelle. En somme, ce qui fait l'écrivain. À cette qualité s'ajoutent le tragique, la combustion intime. J'aime assez qu'aux écrivains olympiens, les magisters d'une forme de culture (Gœthe, Thomas Mann, Tolstoï...), Georges Haldas oppose la culture « des perdants, des auto-sacrifiés », de « ceux qui se consomment pour dire » (Hölderlin, Pavese, Pouchkine ...). « Les premiers sont des êtres de culture ; les autres des hommes qui jouent leur existence. »<sup>4</sup>.*

---

4. Georges Haldas, *Les Minutes heureuses*, carnets, 1973, Bibliothèque L'Âge d'Homme, p. 90.

*Lise s'éteignait sur les bords du vent. Crépuscule rose tyrien. Le mont déposé au creux d'une plaine. Nu, à mi-hauteur, au-dessus du voile bleuté des campagnes. Frémissant. Monter. La poussière se gonfle en petits nuages. Chevelure de terre et d'éboulis. Se noyer. Les ombres sur ce désert penché. Vide et chair chaude. Déliée, mouillée comme une cerise avant l'hiver. Puis, vite, l'eau froide qui s'écoulait contre la nuque, contre le ventre haletant. Chair de gel.*

*Lise dit le silence. Lise. Le calme d'un pays de soleil débordé de lumière et d'odeurs d'ail. Bougainvilliers. Volubilis. Les chats se glissent contre les murs de chaux. Le ciel torride, clair. La nuit. Ils se battent, déchirent les draps de plaintes d'enfants.*

*Cor n'a rien entendu de sa vie. Il l'a vue, l'a détestée sans raison. D'où ce regard trop plein de rires. Ensuite, il ne sait comment... Dans son pays peut-être. Glacé sous les cordes d'eau qui tonnent sur la mer. Ce pays nu déchire l'océan de rochers. Les falaises. Le nord, où les vitres restent toujours claires. Pur. Pays : lui. Cor de l'air lisse. Pays de neige. Diamant. Cor étendu contre l'herbe salée et touffue jetée sur l'avancée dans l'eau alentour. Enchâssé en terre. Roc d'oubli.*

*Lise torride. Lise silence des heures sur la plage tiède. Puis assise sur les courbes blanches d'un banc de bois, sous un palmier, elle fixe les eaux qui vont et viennent. Une autre mer. Plate. Le sable rouge.*

*Lise : parole rare. Que le noir étouffe. Lise lézard. La ligne des rouleaux ondule de franges grises. Les nœuds sourds dans le ventre. Les sosies d'avant. Un livre écorné entrouvert sur la poussière dont les feuilletts s'évadent en sauts de puce. Délavé. Lise regarde le cuivre de sa peau et s'obscurcit.*

*L'orage du soir frappe tout autour de sa chambre. Le ciel se fend telle une huître.*

*Porcelaine du soir. Les yeux levés, grands ouverts. Les bras tordus sur les draps blancs. Les stores frémissent. La fuite. Retrouvée. Lise, plume d'orage. Elle s'est mise à la fenêtre. Les gouttes s'écoulent, glissent sur sa gorge tendue. Les papillons dorés fondent à la pluie.*



*Effleurer le rivage de sel. Elle passe la langue sur les lèvres. Eau droite où brillent les fraises.*

*Lise blanche, sèche s'emplit d'or bleu, d'écume, de tempête. Du bout des doigts. La chevelure courte lentement noyée...*

*Cor étendu contre l'herbe jaune. L'eau rend la terre, boue. Il reste là, encore. Joue sur l'île.*

*Bientôt la brume. L'absence des murets de granit et les sons oubliés. Alors, le visage masqué de brun se lèvera. Un rictus sur les lèvres noires.*

**(Liebling ou l'oubli, pp. 10-11)**



*L'homme à lunettes pense à son opticien, au moment précis où les miroirs renvoient les images à perte de vue – sauf qu'ici les miroirs se brisent et éclatent sur la mer en mille crêtes d'argent. Car le bateau tangue, les hélices brassent l'océan, et l'île éclôt dans un sillon d'écume. Sur le pont, les quatre sont assis, presque encordés. La mère passe les doigts dans les cheveux de son fils, souriante et belle. La fille désigne un chalutier et les mouettes qui chantent, à l'horizontale, sans un froissement d'ailes. Puis un géant attrape le câble et l'amarre au ponton. Il fume la pipe ; son poil jauni, autour de la bouche, sent les colonies, Java, Sumatra...*

*À quelques mètres, on loue des vélos de course, des tandems, d'imposantes bicyclettes hollandaises. La plus haute est pour moi, dit le père, avec un siège sur le porte-bagages pour sa petite princesse qui sourit déjà. Une carte des pistes cyclables dans la poche, on enfourche sa monture, en riant, et tous de s'élancer à travers les parcelles étroites, les champs, les épilobes.*

*D'abord en peloton, puis egrenés le long d'un ruban de sable ou d'aiguilles de pins. Le fils mouline et prend les devants, la casquette de champion retournée sur la nuque. La mère suit, les sacoches lourdes de victuailles. Posté en altitude, le père se sent des jambes d'adolescent. Un monde ocre lui délivre de mystérieuses rumeurs, à quoi s'ajoute la voix*

*si douce de sa fille, depuis le trône que protège le dos mœlleux. Personne ne peut savoir ce qu'elle voit, ni ce qu'elle appréhende de ces parfums violents que le ciel rabat de toute la rose des vents. Il y a le sel, sans doute, l'écume, ces minces bouffées de chaleur au sortir des boqueteaux, et puis une légère odeur de transpiration, peut-être.*

*L'enfant a revêtu sa couronne de pourpre d'où s'échappent, de part et d'autre des lunettes, des boucles blondes. Le père se grise de vent, de tiédeur, de bleu intense. Il oublie tout. Il aborde les landes sablonneuses aux ondulations tendres comme s'il voulait posséder l'univers.*

*Mais c'est le monde qui lui offre la richesse de l'étendue.*

*Sa bicyclette noire trace un chemin dans l'infini des blés mûrs. Elle efface un raidillon, plonge entre des prairies grasses, rencontre un village aplati et propre.*

*On attend maman ?*

*Le fils a fait sonnailler son vélo sur les pavés saumon d'une rue au nom imprononçable, et le père reprend son souffle au milieu des maisons de poupées. Il y a, sur cette île égarée, une lumière d'eau qui essuie les seuils et les fenêtres à petits carreaux. Les indigènes y ont le geste lent, l'œil délavé. Certains, le muscle noueux, ressemblent à des marins ou à des fermiers ; d'autres ont les jambes épilées et longuement cuivrées par une pratique religieuse de la bicyclette.*

*Allez ! Maman ! s'impatiente le fils.*

*Les joues rosies, les cheveux dénoués, la voici fille de Hollande, fille des polders, prête à défier les dunes. Plus rien ne lui semble impossible, tant il y a de chemins sous la profondeur du ciel.*

*Après une gorgée d'eau, chacun enfourche son vélo et glisse le long des nains moqueurs. Le vent s'est levé pour applaudir les lessives pendues au jardin. D'une main amicale, il pousse les cyclistes dans le dos. Et les voici à nouveau seuls comme des points d'interrogation. À perte de vue, le sable et les étendues de bruyère. Puis, les champs d'un vert acide où posent quelques vaches contemplatives. Bientôt la mer dorée des moissons, et la houle des graminées.*

*La lumière est tiède, le ciel de plus en plus haut, limpide.*

*Dressé sur la selle, on s'abandonne au parfum des îles.*

**(La lumière des polders, pp. 50-53)**



*Parce que, au paradis, c'est là qu'il veut s'envoler, le Jules. On lui a fourré dans le poing le ticket aller, 80 berges avant, sans lui demander son avis, à poil sur une peau de mouton; maintenant, il accomplit la promenade retour, accompagné de son guide, la Marie, libérée de ses tâches fermières par le bon Dieu, le temps de faire du bien autour d'elle, de lui ramener le Jules, et quelques plants de tabac de la Semois. Ils seront contents, les saints, d'en griller une de pipe, eux qui sont privés de tout, sauf de l'amour, ce qui n'est pas si mal.*

— *L'hiver, chez nous, c'est un miracle de la nature, il y a de l'enneigement partout, jusque sous les arbres, un enrobement de friandise de Noël, proclame le Jules, soudain anéanti d'allégresse.*

*Et puis il tire sur sa cigarette en mâchouillant, léger, un brin de tabac. Il laisse ses yeux clairs errer sur la route éblouissante, qui s'étire, charnue sur les bas-côtés, longeant la rivière.*

*Manière de bien faire, le vieux travesti en gentleman-farmer veut en rajouter, dans le registre instituteur post 68. Le charme se rompt séance*

*tenante. Au lieu de faire dans la carte postale, le Jules demande à sa Marie pourquoi ils ont embarqué le cercueil de la Louise avec eux. Pour faire du poids sur le train arrière, aider le corbillard à rester sur la chaussée ? qu'il s'évertue, insistant.*

*Pompon soupire entre ses dents. Est-ce qu'elle va lui cracher tout de go que le cadavre de la Louise charogne, elle l'a changé en bonhomme de neige, comme une fée ou une sorcière, elle sait plus les formules ? Que le cercueil, derrière, c'est devenu une chambre forte, avec des titres congolais, des napoléons, des emprunts russes, des comptes au Luxembourg planqués dedans ? Pas la peine d'oublier que les rêves, c'est de la vraie magie, qui aide à survivre, un peu, les grands gosses comme le Jules. Alors, vu que le corbillard contrôle plus tellement ses embardées, bâbord, tribord, et que la route commence à monter vicieusement, elle lui demande, à son faux mari, de lui redire des mots. Des mots d'amour. Comme à l'époque de leur premier bal, à la fête de la Cense, en juillet.*

— *Tu te mélanges les pinceaux, la Marie, c'était à Revogehal, qu'on s'est connus, dans le petit bois de derrière la chapelle de saint Hubert. Tu te souviens pas, c'était le 15 août ?*

*Pompon baisse le front, fait l'étonnée sous son déguisement de sorcière de carnaval.*

— *La mémoire, lorsqu'on respire l'éternel, elle se fige plus sur des détails, même cruciaux, le Jules. Tu sais, j'en ai vu, là-haut, des machins faramineux...*

*Pendant qu'elle continue de mentir, quelques mèches accrocheuses de clarté lui glissent vers le tarin, qu'elle porte retroussé, avec des points de rousseur ténus, pareils aux flocons. Elle a de jolis seins aussi, la Pompon, sous la robe échancrée, ça, le Jules, ses paumes en gardent la mémoire, la douceur de fruits mûrs sous le soleil, la consolation.*

— *Je te disais des choses que je connaissais pas, pour que les mots te trouvent tout seuls, la Marie.*

— *Tu causes bien, le Jules...*

— *Je te racontais des trucs sur le ciel, sur la vallée, et le bétail remontait de l'abreuvoir à la tombée du jour, tout luisant d'étoiles de pluie. Les autres jours, pendant que je tenais les gerbes à bout de fourche, au soleil encore, tu allais aux champs, avec le dîner du père dans ton panier, des pains comme des roues de chariot, de la bière brune, de la saucisse séchée de l'hiver.*

— *Parle encore, le Jules, j'ai la mémoire qui me fait du bien...*

— *La chaleur liait les heures aux jours, les jours aux semaines, les semaines aux saisons ; la sueur nous aveuglait ; parmi les gerbes dorées, tu distribuais ta fraîcheur de rivière, nous deux appuyés contre le foin qui sentait fort. Et puis, quand les corps en pouvaient plus de fatigue et de crampes, on revenait dans la poussière du chemin, on allait écouter, le long des roseaux, le chant de la rivière. Les poissons faisaient des ronds sur l'eau, les hirondelles planaient à ras des courtils, les libellules, il y en avait des bleues, étroites et suspendues comme la nuit qui venait. Tu te rappelles les bruits de chaise remuée dans le soir, du souffle épais des vaches après la traite ? Parfois, quand le travail était fini à l'heure, on prenait le frais sur le pas de la porte, le soir descendait sur la vallée, il faisait encore tiède, et les odeurs de la terre, qui sont si belles, nous faisaient songer au jour suivant. On causait avec le mari de la Lucette, qui est mort, le père de la Simone, qui est mort aussi. On parlait de l'existence d'après, en tirant sur nos pipes ; on se demandait quand qu'on sortirait du trou, de la vallée. C'est jamais arrivé de ton vivant, la Marie... Né dedans, mort dedans, les paysans, ils crèvent où ils se sont esquiné la santé, au bout d'un labour, d'une moisson. La procession des mois, et puis, plus rien que la sépulture, et la pierre tombale par-dessus... Des mots aussi, des épitaphes qu'on les appelle : à notre père, à notre mère bien-aimée, à...*

— Arrête, le Jules, tu vas te faire du mal... C'est de l'amour dont je veux que tu me parles... Dis donc, où c'est que tu as appris à causer comme un livre, le Jules ?

— Tout seul, au grenier, j'apprenais les mots des dictionnaires, la Marie, à l'écart des étables à récurer, des vaches à soigner. C'était mon jardin privé sous les étoiles ... J'y ai pas appris davantage qu'aux champs, sauf que l'amour, moins on fait des phrases autour, mieux c'est. J'en dirais bien des choses dessus, pourtant, comme de la mer qui roule sur la plage, des nuages qui passent, solitaires dans le ciel, du vent qui glisse de feuille en feuille ... Quand on aime, l'herbe devient un peu plus verte, les jours rallongent, la lumière brille davantage que le soleil au cœur de l'été... Tu vois, j'ai que de la maladresse dans le verbe... Les mots de l'amour, faut les laisser aux poètes, ceux qui disent bien ce que personne n'a jamais su dire, jamais aux écrivains, tous des menteurs, des vaniteux.

(*La part des anges*, pp. 91-94)



## ***Pistes pédagogiques***

Ces pistes portent tant sur l'extrait analysé ici que sur l'ensemble des textes de *La lumière des polders*.

1. Qu'évoque pour vous la notion de stéréotype ? Quels sont les stéréotypes que, selon vous, l'on peut accoler aux polders ou à la mer du Nord ? Trouvez certains d'entre eux chez Alain Bertrand. Que montrent-ils ? Justifiez votre point de vue.

2. Imaginez un texte à partir de quelques stéréotypes empruntés à votre propre région.

3. Alain Bertrand jongle sans cesse avec l'humour ou, parfois, avec l'ironie. Trouvez des exemples de ces deux types d'expression. Qu'apportent ces procédés au récit ?

4. Dans le deuxième récit, on met en scène un critique d'art. La discussion qui s'établit entre celui-ci et le narrateur permet d'évoquer trois peintres particuliers : Ensor, Spilliaert et Permeke. Renseignez-vous sur ces trois peintres. À quels « mouvements » appartiennent-ils ? Selon vous, lequel conviendrait le mieux pour illustrer les récits d'Alain Bertrand ? Justifiez votre choix.

5. Un des textes de *La lumière des polders* fait allusion au *Bourgmestre de Furnes*, un roman de Georges Simenon. Comparez la description de Furnes donnée ici (p. 70 et suivantes) et celle proposée par Georges Simenon au début de son roman. Quelles différences voyez-vous ? Selon vous à quoi ces différences sont-elles dues ? Comment peut-on les expliquer ?

6. De manière générale, les textes de *La lumière des polders* semblent assez difficiles à classer. Dans quel genre littéraire les rangeriez-vous : portraits, nouvelles, contes... Justifiez votre point de vue.





## Synthèse

### *Alain Bertrand... le Nord à la lettre*

Il existe, semble-t-il, une sorte de mystère Alain Bertrand. Sans doute ne fréquente-t-on pas impunément le commissaire Maigret pendant des années... Un mystère, parce que voilà un auteur rare pendant longtemps, surtout au service des autres au travers de ses lectures de Jean-Claude Pirotte et de Georges Simenon, qui, tout à coup, accumule ses propres écrits et les propose à un rythme pour le moins soutenu. En effet, après *La part des anges*, en 2000, et *La lumière des polders*, en juin 2003, un roman, *Le Bar des hirondelles*, voit le jour en octobre de la même année.

Révéilé au grand public par *Lazare ou la lumière dujour*, Alain Bertrand joue la carte de l'écriture polyvalente. On le voit dès ce livre dont Luc Norin écrivait que c'était tout à la fois un récit et une méditation: *Par les mots qui décèlent, creusent, dévoilent, il fait du lecteur lui-même le Lazare toujours émergé des cendres et du sang de sa propre vie.*

Romancier? Essayiste? Auteur de récits? Allez savoir... Alain Bertrand ne tranche pas ; il revendique seulement sa belgitude, au sens noble du terme. Né à Gand, ayant vécu à Bruxelles, fasciné par la Semois, vivant en Ardenne, il semble, par son parcours, résumer un pays qu'il met par ailleurs admirablement en scène dans ses textes.

On peut le constater dans *Lapart des anges*. Hameau d'ardoises, la Cense c'est un microcosme un peu raide, vachard même: *au village rien n'arrive, hormis la mort des autres*. Une seule distraction, le bistro tenu par une certaine Lucette de Chimay... Le patronyme ne s'invente pas ! L'un des protagonistes centraux se réjouit d'ailleurs beaucoup dès

l'incipit puisque sa voisine qu'il déteste, la Louise Charogne (ben tiens !), s'est écrasée au milieu d'un tas de fumier en tombant du fenil...

Plus que l'histoire tantôt tragique, tantôt amusante, c'est le style d'une originalité sans borne qui décape avec son lexique volontiers populaire, tout empreint d'humour et de rebondissements. Très vite, dans ce premier roman, s'engage une course-poursuite avec des personnages aux noms - nous l'avons vu - prédestinés : un fossoyeur qui s'appelle Lafin, un curé qui donne dans l'Albert Premier et le pompon, la fille de l'écrivain au centre de l'histoire... précisément prénommée Pompon. C'est elle qui va prendre Jules en pitié quand elle le surprendra, de haut, à pleurer sur la tombe de sa femme. Part des anges et part d'échange, le vocabulaire flirte avec le prodige quand, d'un tête-à-queue bien contrôlé, il passe du descriptif au dessous-entendu. L'action ? Pas elle qui manque à fond de balle comme le corbillard piloté par Pompon et son Jules au déboulé des lacets ardennais. Sur fond d'histoire régionale (*von Rundstedt canon à l'horizontale*) et d'imminente invasion touristique, l'humour n'est décidément pas la moindre des qualités d'Alain Bertrand !

Tant qu'à inscrire des récits dans le paysage, ceux proposés dans *La lumière des polders* touchent à une sorte de quintessence du genre. Au travers de textes plus apparentés à des fragments de chronique qu'à des nouvelles, ce sont différents aspects de la région littorale qui sont parcourus au travers de ce qui, vélo à l'appui, ressemble furieusement à une balade entre mer et nuages baudelairiens - une passion due à la fréquentation de Gaston Compère dont l'ouvrage intitulé *Polders* sert peut-être de filigrane.

Souvent, chez Alain Bertrand, le récit se pose en contrepoint d'une de ces échappées qui comptent pour rire, mais qui comptent tout de même. Les personnages s'absentent de toute intrigue un peu charpentée et tiennent d'abord par quelques traits caractéristiques. Dans les six récits exemplaires rassemblés dans *La lumière des polders*, on rencontre ainsi un amoureux timide, un critique d'art à la limite de l'insupportable, une famille en vacances et un prêtre aveugle. Autant de cas à part entière. Faut

dire qu'Alain Bertrand n'est pas toujours tendre avec ses protagonistes et qu'il manie allégrement une ironie décalée voisine tantôt du grotesque, tantôt du parodique.

Jabbeke en compagnie de Permeke, Ostende avec le ressac d'Ensur... à certains moments, le livre flirte avec un guide touristique qui mènerait de Texel à La Panne en passant par des lieux qu'à tout prendre une sorte de légèreté pourrait faire croire imaginaires. Convenues ou plus rares, ces images sont infiniment plus que des cartes postales, surtout au travers d'un art consommé de la comparaison qui tombe quand il faut, quand point trop n'en faut. Tout enfin ramène à ce style ouvré, travaillé, godronné à grands coups adroits assénés par un orfèvre de la phrase.

Au fil de l'ouvrage, on décèle assez vite quelques thèmes chers à l'écrivain avec, par exemple, cette remise en selle constante du vélo, ambassadeur plénipotentiaire de l'imaginaire belge, bannière d'un peuple, d'une région, d'un pays même en fonctions de paramètres gonflés à bloc par l'ego des uns et des autres : *On se récite des prières païennes en guettant la rumeur qui flotte au vent ; il en est même qui susent les coudes dans les guinguettes entre Gistel et Zottegem, sous l'ostensoir de la télé, devant une tournée de bières d'abbaye. Preuve, s'il en était besoin, que le cyclisme est bien une religion, avec ses cardinaux, ses prêtres, ses bedeaux et ses rites.* On le voit, l'humour, lui aussi, est servi sur grand plateau.

Au reste, les allusions récurrentes à la Grande Boucle et autres manifestations cyclistes permettent de convoquer dans un travail presque philologique nombre de confrères. De Marcel Blondin à Marcel Aymé en passant par Tristan Bernard, Georges Brassens et Jean-Claude Piroette, tous partagent le virus de cette bicyclette, *manière d'enfance éternelle, de celle qui n'a pas besoin déjambes pour pédaler.*

Eh ! On ne résiste pas aux émerveillements du passé. Spécialiste de Simenon, Alain Bertrand n'échappe pas à ses propres fascinations, Maigret en tête, et va jusqu'à imaginer la trame d'une aventure du

commissaire dans la région des polders. Il est vrai qu'au premier plan s'inscrit *le cigare de Joris Terlinck*, allusion évidente au héros du *Bourgmestre de Furnes* de Simenon.

Magie de l'écriture, de la sienne et de celle des autres ! Il y a *trois ans*, si l'on m'avait demandé pourquoi j'écris, dit l'auteur, j'aurais répondu : *parce que je n'existe que par l'écriture ; l'écriture est une édification, une mise au monde constante. Ça confère une identité, mieux c'est le lieu de l'unification et du « bonheur ».* Aujourd'hui, c'est différent. Je me dis que j'existe un peu et du coup j'écris peut-être moins...

Cette dernière affirmation est tout de même quelque peu démentie par la production abondante dont nous gratifie Alain Bertrand depuis quelques mois ; cette actualité littéraire trépidante permet d'évoquer *Le Bar des hirondelles*, le dernier roman paru à ce jour. L'intrigue est relativement simple : *Suite à un accident de vélo, Arsène, sexagénaire fêru de courses cyclistes et en mal d'aventures sentimentales, se voit recueilli sur la péniche du magicien Mandragore. Les deux hommes se lient vite d'amitié, mais leur vie tranquille ponctuée par la découverte de grands crus et de bières d'abbaye est troublée par deux frères en colère et une maîtresse délaissée...*

Cette ténuité de l'intrigue permet d'inscrire à l'avant-plan des personnages d'une densité peu commune et, une fois de plus, un style très travaillé qui, dans un ton toujours alerte, mélange moquerie et émotion.

Mais d'abord, qui sont-ils ces personnages ? Arsène, le héros, ne peut accéder au bonheur vélocipédique auquel il aspire, puisqu'il en est sans cesse empêché par ses frères aînés Virgile et Edouard Belge, qui, dans une sorte d'envolée très borélienne, rêvent d'un départ en barque pour les Marquises... La quête de l'impossible étoile en somme. L'autre « famille » du livre, c'est celle de Mandragore, un magicien pas trop doué qui vit sur une péniche tout en tentant d'expier une faute soigneusement dissimulée.

Poursuivi par les assiduités d'une cantatrice nommée Portici (la part belge est décidément bien présente), ce dernier, dans une obsession houdinienne, veut absolument mettre au point un numéro de retour d'entre les morts. Cette tentation pour le moins christique souligne le côté parodique du roman qui oscille sans arrêt entre tendresse et dérision. Si les héros atteignent, dans une certaine limite, leur but c'est pour se retrouver à tourner en rond dans un pays dont ils ne parviennent jamais à sortir...

Dans ce va-et-vient continuuel entre lettres et l'être, on peut difficilement attendre le mot de la fin. Du reste, la balade est loin de s'achever puisque de nouveaux ouvrages s'annoncent déjà.

Paul Mathieu